

GALERIE
PASCAL
POLAR

BERNADETTE PRÉDAIR

GALERIE
PASCAL
POLAR

ARTEXPO Période Bimestrielle Supplém. septembre 2012	BELGIQUE - BELGIE
Artvox: 108, chée de Charleroi B-1060 Bruxelles	P.P. - P.B. 1/6084
	Bruxelles X



EXHIBITION:

07.09. - 27.10.2012

Opening: Friday September 7 From 6 to 10 PM

GALERIE PASCAL POLAR

www.pascalpolar.be

Open Tuesday to
Saturday 2 to 7 pm
108 Chaussée de Charleroi
1060 Bruxelles Belgium
Tél 32/2/537 81 36
Gsm 0477/25 26 92
pp@pascalpolar.be

BERNADETTE PRÉDAIR



Rythmes 4, Oil on canvas 40x 40cm, 2005

LA PEINTURE N'A PAS D'EXCUSE

07.09. - 27.10.2012

Pascal Polar a le plaisir de vous inviter

Pascal Polar nodigt u persoonlijk uit

Pascal Polar kindly invites you

Editions Artvox,
108 ch. de Charleroi,
1060 Bruxelles, Belgium.

Layout: Jitka Hudcová

Cover:
Route 2,
Oil on canvas, 146x 114cm, 2012

Back Cover:
Repli,
Oil on canvas, 146x 114, 2005

Vernissage vendredi 7 septembre de 18h à 22h

Opening vrijdag 7 September van 18u tot 22u

Opening Friday September 7 from 6 to 10pm

**During the open Gallery Weekend!
Saturday 8 & Sunday 9 september 2012
de 12 à 19h / from noon to 7pm**



Rythmes 2, Oil on canvas, 40 x 40cm, 2012

LA PEINTURE N'A PAS D'EXCUSE

Notre mémoire est encore rupestre. Cette peinture toujours fraîche sur les parois de l'imaginaire est une façon de se reconnaître dans l'inconnu. C'est une déflagration, une déchirure. On cligne et se frotte les yeux, comme un enfant devant quelqu'un qu'il n'a jamais vu. On découvre des trophées. Portrait de l'artiste en chasseresse avec arc et flèches.

En même temps qu'on se réveille dans une maison dont les pièces et les meubles nous redeviennent familiers. Il s'agit de notre théâtre personnel intime, où il ne se passe rien d'abord parce que la lumière est le personnage principal. On entre dans un tableau de Bernadette Prédair comme chez soi, dans l'émotion définitive.

C'est un voyage sans commencement. Plus que d'un réveil, il faudrait parler d'une naissance. Si l'art est une déclaration de guerre à la mort, il s'agit d'un travail de naissance. Pas de complaisance cadavérique à la mode, la décomposition n'est pas un principe. Même précipitée, la fin arrive trop tard, alors que le monde n'en finit pas de surgir de cette matière à la fois brute et vivante dont il est fait.

La commande est intérieure. Appelons tableau ce que l'artiste est amené à faire sans le fabriquer. Malgré nos efforts pour l'y réduire, un tableau n'est pas un produit de consommation, obligé des' autodétruire pour se libérer du marché. Mais sans y parvenir jamais, puisque la consommation est un leurre, on n'y détruit que son désir. Dans ce qu'expose Bernadette Prédair, nous ne sommes pas agressés par la séduction. Le regard retrouve une virginité qui n'a pas de prix.

Maîtrise ou valeur ne sont pas les bons points de départ: cette peinture active ne nous installe pas dans le fauteuil d'un spectateur assoupi quelconque. Ici la présence est un geste. La surprise vient de ce que le modèle, à l'instant d'être le plus tangible, échappe à notre saisie. Elle ouvre grand la fenêtre, fait de l'air sa matière première. Les feuilles s'envolent dans la pénombre éclatante de l'atelier. J'imite ce qui n'existe pas, dit-elle.

L'intime conviction du peintre suffit à bousculer les références, sans les refouler dans une histoire d'emblée mise au



Palissade,
Mixed media on paper, 20x 15cm, 2012



Défiguration,
Mixed media on paper, 31x 24cm, 2012

présent. Bernadette Prédair ne croit pas plus à la décadence qu'elle ne s'appuie sur le progrès. Sa liberté permet au temps d'être actuel, même si notre liberté ne vaut qu'en y renonçant pour qu'elle serve à quelque chose, même s'il arrive au travail de lui couper la respiration.

Où s'achève un tableau? C'est un rideau qui se lève sur ce qui n'a pas de nom, sur une mémoire qui comprend l'oubli. Et

quand on s'arrête, c'est du réel qui s'en va, décor coulissant d'un drame qui se déroule à l'intérieur de nos yeux. Une scène serait le mot le plus approprié, puisqu'il se réfère à un décor de toile. En grec, raturer se dit éteindre, et c'est vrai que le peintre part de l'obscurité des mots. L'image se définit par ce que leur absence éclaire.

Bernadette Prédair désencombre sa toile en la peignant, elle fait de la place pour que



Légende, Oil on canvas, 130x 130cm, 2012



Grille, Mixed media on paper, 15x 20cm, 2012

nous puissions passer. C'est en cela qu'elle est moderne, dans l'urgence de ce qui se présente comme un désenchevêtrement. Elle oublie les mots pour mieux en retrouver la parole. Cette liturgie instinctive et concertée, elle la repasse au ralenti, garantit l'authenticité pour finir de cette projection particulière sur l'écran qu'elle a sous les yeux, tendu sur son chevalet dans son duel avec le reflet, avec la nuit aveuglante de sa blancheur.

Je me reconnais dans l'inconnu, pourrait-elle dire. Devant cette toile jamais vierge et jamais peinte, elle commence par ne rien voir. Le modèle est à venir. Rien ne préexiste à cette épreuve du dévoilement initial, qui revient à mesurer la profondeur

de son anonymat. Car la ressemblance n'est pas le reflet. Son futur est un déjà-là qu'elle découvre en même temps qu'elle le recouvre. Le présent de la peinture n'est pas une image de synthèse qui remplacerait la réalité.

C'est une perspective qu'elle pratique de tout son corps, en ouvrière décidée à révéler les motifs qui la déterminent en même temps qu'à s'en affranchir. Son rôle consiste à traverser ce qu'elle montre. Importe plus vers quoi ça va qu'à partir d'où, l'image étant là pour inscrire ce qu'on voit dans ce qu'on a vu. Elle n'a pas à nous l'expliquer, mais à prendre position. C'est le double sens du mot résolution. Cet art serait une énigme qui n'a pas besoin de



Rythmes 1, Oil on canvas, 40x 40cm, 2012

clé pour se résoudre, car il contient plus de réponses que les questions.

Il restitue leur totalité à ceux qui, dans le réel, ne peuvent que la perdre. Bernadette Prédair oriente l'irréversibilité de son regard vers ce qu'il a d'impossible à partager. Ces feux éteints qui brûlent toujours sont des haltes sauvages sur une piste oubliée qui rétablirait l'origine sans avoir à y retourner. Nous sommes dans la légende. Pas besoin de provocation pour en souligner le sens.

C'est nous qui rejoignons l'insaisissable en nous laissant saisir par lui. Son pressentiment nous conduit.

C'est cela d'abord, une exposition. Une sortie en pleine lumière. Dans une clairière, on ne perçoit de la lumière que ce qui l'arrête. Son noir éblouit. Les couleurs sont des vitesses, les ombres une lenteur. Les arrêts permettent de suivre. Mais loin de nous placer devant leur fait accompli,



*Rythmes 3,
Oil on canvas, 40x 40cm, 2012*



*Théâtre 1,
Oil on canvas, 100x 100cm, 2012*



*Théâtre 2,
Oil on canvas, 100x 100cm, 2012*

ces tableaux sont une seule mise à jour, où l'artiste engendre ce dont elle est issue. C'est une œuvre de femme. Nous nous y heurtons à nos gestes, à notre pesanteur. Nous nous arrachons avec elle aux entrailles de la lumière. On dirait que nous allons de l'existence à la vie.

Accrocher se souvient. Carrés, cercles, triangles. Un rouge interrompt son élan, tel gris retrouve un rythme pour enjamber une tache ou l'élargir. Ce vert entend marquer une pause ou masquer un vertige. Ce qu'une ombre accentue, un éclair le dénoue, dans cette partition muette où Bernadette Prédair délimiterait les contours d'une géométrie interdite. Il y a du brûlant, du pâli, du froissé. Tout un texte invisible articule ses voyelles renversées. C'est une dictée multilinéaire d'un intérieur qui est dehors.

S'il n'existe pas d'imaginaire indépendant de la langue dans laquelle on l'interprète, en voilà une. Mais ici la véracité l'emporte sur la vérité. Pots, crayons ou chiffons. Tout l'attirail du maquillage. La matière est un subterfuge pour suggérer ce qui lui manque. Mes désirs sont ses désordres, dirait-elle de son atelier. On s'y retrouve toujours. C'est une route qui s'invente à mesure qu'elle se fraie, dans un voyage sans retour et sans nostalgie. On ne peint pour personne, sinon pour chacun en particulier. Exposer n'est pas une rétrospective, mais une mémoire qui va toujours de l'avant.



Route 1, Oil on canvas, 146x 114cm, 2012



Mis à jour, Oil on canvas, 130x 130cm, 2012

Cela suppose un deuil de soi. En termes d'énergie, Bernadette Prédair atteindrait sa plénitude dans la division. L'oblique va droit au but, un blanc vient souligner ce qu'effacer prolonge. Sur une toile, le contournement ne ment pas. S'il n'y a pas de règle fixe, c'est qu'il n'existe pas de loi juste. Ce qui manque est la preuve d'une résolution des contraires. Elle dénonce la parole pour que la parole tienne parole, mais l'image continue de représenter ce à quoi elle renonce. Elle fait l'unité de l'œuvre sous l'échange obligé des identités.

C'est une solitude plurielle, qui ne s'encombre pas des profils de carrière, ou de la gestion masculine de la rivalité. Une femme n'a pas son pareil pour être sans concurrence, pour retrouver une assurance dans l'incertitude, en refusant de courir après une priorité impossible. Accepter n'est pas se soumettre, et quand le multiple échappe à la division, c'est qu'on est dans le symbole, c'est-à-dire dans un tout déjà compris dans sa fraction.

C'est ce que Bernadette Prédair a d'irréductible, par où son art se libère de sa propre maîtrise, pour démasquer le réel en sauvant les apparences. Ce qu'Aristote appelait mentir juste ce qu'il faut. La peinture n'a pas d'excuse ni à demander pardon au public, qui le prendrait pour une insulte. La manière est simple et directe. Chaque tableau est sa table des matières. Tout y est, mais l'objet n'est pas ce qu'on y voit. La question n'étant pas de savoir à quoi ça ressemble, mais ce que c'est, car c'est le regard qui est le vrai sujet du

tableau. Cela suppose d'admettre ce qui n'a pas sa place jusque dans l'œil contemporain. Des trompe-l'œil, il y en a jusque dans l'œil lui-même. La peinture est une façon de penser. Ceux qui peignent ne se contentent pas de les appliquer, ils travaillent à changer les règles du jeu, ce qui ne fait pas forcément l'affaire de tout le monde, en tout cas de ce monde qui fait des affaires.

Tel est le chemin suivi sans faiblir par Bernadette Prédair, sur cette ligne de crête où le regard va plus vite que l'image. Sa retenue dans l'élan reste en équilibre sur les deux versants de son interprétation, de sorte que ce qui est montré reste secret après avoir été dévoilé. Qu'est-ce qu'un tableau? un cri sans l'entendre. Un appel de l'autre côté de voir, là où l'image rejoint le mot.

Car le monde, nous le voyons à travers les yeux de celui qui l'a créé, disait un philosophe d'Alexandrie, mais comme nous n'en sommes pas les auteurs, cela reste flou. Je n'ai pas été beaucoup plus clair. À nous de devenir en tout cas les acteurs et les réalisateurs de ce qui nous arrive. La peinture est l'envers des miroirs que nous n'avons pas encore inventés.

Dominique Grandmont
(décembre 2011)



Rideau, Oil on canvas, 130x 130cm, 2012

Written by Luc de Heusch (film director, writer, anthropologist)

To rediscover Bernadette Prédair in the full strength of maturity is to find again the path of painting. The joy of playing with the colors and shapes. The emotion of the tension between them. Between them and the figures that exist out of this very tension. The joy to witness the scrambling of the figures, different depending on whether one works with the right hand or left hand. An approach of an hidden truth, unveiled by approximation. A concussion.

To establish again a direct contact between the hand and a canvas or a blank sheet of paper, without sinking into pure abstraction nor into laborious narrative, demonstrative or explanatory detours - unnecessary accessories for who wants to go straight to the point. Without ceasing to be attentive to the outside world, B. Prédair established relationships with many poets and critics like Bernard Noël, Michel Deguy, Sojcher, Dominique Grandmont.

To still believe in the painting as an emergence and a reflection. To make a dent in a constant whirlwind. The inebriant quality of the swirling colors. To shut yourself up in the solitude of painting. To hang the chaos of the outside world to the brush or pencil, to make a dance from this chaos. Some times letting dance the blue wrapped in red and brown, or gray and blue among the reds, some times leaving the gray and black take over. To watch the shadow, to surprise it as a black hole in the sky. Frantic run of a windswept blue spot. To scratch the void.

To be vigilant while freely letting herself go to the vertigo, that's the attitude of Bernadette Prédair. A demanding and obstinate painter beyond all the trends and the watchwords of our time.

An exemplary painter.

BERNADETTE PRÉDAIR

Née en 1948 en Belgique. Vit et travaille à Paris depuis 1972.

Expositions individuelles marquantes

1972 : peintures: huiles, gouaches, dessins, galerie du Théâtre du Parvis, Bruxelles
1986 : «Or, c'est ton image qui va danser pour toi.», galerie Pascal Polar, Bruxelles
1988 : «Variations sur deux tableaux de Manet», galerie Anderson, Chicago
1989 : «Visages masqués / Parade africaine », AA galerie, Paris
1992 : «Peintures», Espace Renaudie, Aubervilliers
1994 : «Main droite / Main gauche», galerie Henri Matisse, Seclin
2002 : «en travers», galerie Pascal Polar, Bruxelles
2009 : peintures et livres d'artistes, La Courneuve
2012 : «La peinture n'a pas d'excuse», galerie Pascal Polar, Bruxelles

Principales expositions collectives

A partir de 1977, Salon de Mai, Réalités nouvelles, Paris.
1983 : «Bonjour Monsieur Manet», Galerie contemporaine, Centre Pompidou, Paris
1984 : Théâtre Paul Eluard, Stains, France
1993 : Galerie Le miroir d'encre, Bruxelles
1998 : «Troisièmes rencontres de l'Estampe et de l'Écrit», Bayeux
2005 : «Dialogue entre deux Rives», Saint-Ouen
2006 : livres d'artistes, galerie Claude Lemand, Paris

Livres d'artistes avec

Bernard Noël, Michel Deguy, Ludovic Degroote, Luc de Heusch, Dany Moreuil, deux livres avec des textes de Claude Aveline

Collections Publiques

Etat belge, Musée du dessin Vitry-sur-Seine, Collection de la ville des Ulis, Fonds Municipal Contemporain de la ville de Paris, Bibliothèque Nationale / Fonds Doucet, Paris, Médiathèque d'Issy-les-Moulineaux

DOMINIQUE GRANDMONT

Né en 1941 à Montauban. Etudes de violon, Humanités classiques au collège Stanislas et au Lycée Louis-le-Grand puis chez les jésuites à Versailles, Saint-Cyrien de 1959 à 1961. Premiers poèmes publiés par Aragon en 1964. Son œuvre lui vaut alors les prix Max-Jacob pour Ici-bas (1983), et Tristan-Tzara pour Histoires Impossibles (1994). Traducteur du tchèque (Vladimir Holan) et du grec (Yannis Ritsos, Constantin Cavafis): ces trois auteurs repris en Poésie/Gallimard. Prix Nelly-Sachs de traduction de poésie, 1999.

Parmi ses titres marquants

L'Air est cette foule, Dumerchez, 1999
L'Envers d'écrire, Apogée, 2007
Echelle 1, Textuel, 2007
Transversale nord, Apogée, 2007
Mots comme la route, Tarabuste, 2009
Un récit Le fils en trop, Tarabuste, 2007
Un entretien (avec Jean-Luc Bayard): Foule ouverte asphalte, La passe du vent, 2012

Trois essais

Le Visage des mots, Dumerchez, 1997
Le Voyage de Traduire, Dumerchez, 1997
Cri sans voix, poésie, Tarabuste, 2010
Un numéro spécial de la revue Triages vient de lui être consacré (Tarabuste, 2010)



Ephéméride, Mixed media on paper, 20x 15cm, 2012



*On ne saurait penser à rien,
Mixed media on paper, 20x 15cm, 2012*

GALERIE
PASCAL
POLAR

